



HAL
open science

Le nom propre dans les énigmes grecques (Athénée, X et Anthologie, XIV)

Aurélien Berra

► **To cite this version:**

Aurélien Berra. Le nom propre dans les énigmes grecques (Athénée, X et Anthologie, XIV). *Lalies* (Paris), 2007, 27, pp.261-276. halshs-00556429

HAL Id: halshs-00556429

<https://shs.hal.science/halshs-00556429v1>

Submitted on 10 Aug 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Résumé

L'étude des énigmes grecques de l'Antiquité se fonde principalement sur une section des *Deipnosophistes* d'Athénée (X, 448 b-459 c, II^e-III^e s. de notre ère) et sur les énoncés recueillis dans l'*Anthologie grecque* (livre XIV). Dans un nombre de cas remarquable, ces énigmes ont pour solution des noms propres. Le présent article établit ce corpus et propose une typologie des usages du nom propre qui y sont faits, en prêtant une attention particulière au problème de la signification du nom.

Abstract

The main sources available to us for the study of ancient Greek riddles are a section from Athenaeus' *Deipnosophists* (Book 10, 448b-459c, 2nd-3rd c. CE) and the items collected in the *Greek Anthology* (Book 14). In an interestingly large number of cases, the solutions to these riddles are proper nouns. This article lists the relevant texts and provides a typology of the uses of the proper noun evidenced therein, with respect especially to the problem of the meaning of the noun.

Le nom propre dans les énigmes grecques (Athénée, X et *Anthologie*, XIV)

0. Introduction

Le nom propre est un objet singulier dans la langue et dans les œuvres. Le but du présent article est d'étudier son rôle dans le fonctionnement des énoncés aux propriétés remarquables que sont les énigmes, sur l'exemple des spécimens conservés de l'Antiquité grecque.

0.1. Corpus étudié

Notre connaissance des γρίφοι¹ dépend principalement de deux compilations tardives, situées au confluent de traditions populaires et savantes dont le développement nous échappe largement : *Les Deipnosophistes* d'Athénée de Naucratis et l'*Anthologie grecque*.

0.1.1. L'*Anthologie grecque*

Constituée par l'accumulation, entre le II^e s. avant notre ère et le X^e s. de notre ère, de recueils indépendants et de florilèges consacrés à certains genres épigrammatiques, l'*Anthologie grecque* nous a conservé quelque 3 700 pièces d'époques diverses. Dans le manuscrit principal du texte, ces poèmes sont répartis en quinze livres² ; un sommaire fournit les titres traditionnellement retenus³. Ceux-ci montrent assez l'hétérogénéité interne et relative des trois derniers livres : le livre XIII contient « diverses épigrammes de mètres divers », tandis que le bref livre XV est distribué en quatre rubriques, habituellement résumées depuis le XIX^e s. en un titre courant, « Σύμμικτα ». Cet intitulé est prélevé dans la désignation du livre XIV,

¹ Le terme γρίφος, moins fréquent qu'αἰνίγμα, désigne le contenu des sections considérées. Les définitions anciennes et les emplois de ces mots sont étudiés dans la thèse de doctorat à laquelle je travaille actuellement.

² Le seizième livre des éditions modernes est l'*Anthologie* composée par Planude (XIV^e s.) qui s'ajoute, depuis l'édition de Dübner (1864), à l'*Anthologie* dite *palatine* en raison de l'origine du *Pal. gr.* 23.

³ L'*Index uetus* est fourni par Beckby (t. I de son éd. de 1965, p. 79). Voir également Buffière (1970: 108-110).

« Ἀριθμητικὰ καὶ γρήφα σύμμικτα », où il faut sans aucun doute lire γρίφοι et peut-être interpréter ce mot comme une catégorisation générique des deux types d'énoncés qui se mêlent aux « problèmes arithmétiques », à savoir les oracles et les énigmes. Ces dernières forment un peu plus du tiers des cent cinquante épigrammes du livre, puisqu'elles sont au nombre de cinquante-sept selon Beckby (1965) et de cinquante-trois selon Buffière (1970)⁴. L'éditeur français les caractérise comme

tout un lot de devinettes plus ou moins astucieuses, dont les unes remontent apparemment au plus ancien folklore, dont les autres ont été élaborées par des rimeurs anonymes, analogues à ceux qui versifiaient encore pour nos almanachs il y a quelques décennies⁵.

Il s'agit parfois d'hexamètres, le plus souvent de distiques élégiaques. Des *marginalia* indiquent en général une solution⁶.

0.1.2. Athénée

Les quinze livres des *Deipnosophistes* ont été composés vers l'an 200 de notre ère. Cette somme sympotique comporte naturellement une section sur le jeu des énigmes. Elle se situe à la fin du livre X (448 b-459 c), lorsque les convives ont commencé le *sumposion* proprement dit dans le banquet fictif où s'insère la compilation. L'auteur utilise pour ce chapitre περὶ γρίφων une source perdue : les traités dans lesquels Cléarque de Soles, l'élève d'Aristote, abordait ce sujet ; il y ajoute notamment des extraits de pièces autrement peu connues de la Comédie moyenne, qui exploitait avec prédilection l'interlocution énigmatique. Nous est ainsi transmise une cinquantaine d'énoncés extrêmement divers, de contenu comme de forme, parmi lesquels on trouve, à côté des devinettes, diverses périphrases métaphoriques, un oracle de comédie, des *akousmata* pythagoriciens, des histoires drôles, un lipogramme, des réponses aux questions typiques des banquets⁷. Athénée nous renseigne fréquemment sur le contexte des énigmes qui en possédaient un, différence notable au regard du simple recueil qu'est l'*Anthologie*. L'existence d'un cadre dialogué dans l'œuvre du citateur et d'une mise en scène des énigmes dans les passages cités a pour première conséquence que la résolution est le plus souvent effectuée, dans la source même ou bien par Athénée⁸.

0.1.3. Occurrences des noms propres

Points d'aboutissement d'une tradition, ces deux textes n'ont en commun que deux énigmes célèbres⁹. Le corpus qu'ils nous fournissent compte un peu moins de cent γρίφοι. J'ai cherché à établir une typologie des usages du nom propre¹⁰ en me fondant sur un ensemble pertinent de onze énoncés recueillis dans l'*Anthologie* et de cinq énoncés rapportés par Athénée. Ce sont les énigmes qui font intervenir le nom propre d'une manière cruciale, soit comme clef soit comme un indice décisif.

⁴ Voir l'annexe 1.

⁵ Buffière 1970: 29.

⁶ Pour l'*Anthologie* (ci-après *Anth.* désigne le livre XIV), le texte cité est celui de Beckby (1965), sauf pour *Anth.* 18, dont le texte est celui établi par Buffière (1970). Les traductions sont miennes.

⁷ L'extension de la catégorie rend peu pertinent un dénombrement exact.

⁸ Pour les extraits des *Deipnosophistes* d'Athénée (ci-après *Ath.* désigne le livre X), le texte ne s'écarte de l'édition de Kaibel (1887-1890) que sur deux points mineurs, que je signale en leur lieu. Les traductions sont miennes.

⁹ Citées plus loin.

¹⁰ On appellera ici nom propre ce qu'un lecteur identifie comme tel de nos jours, sans entrer dans le problème de la définition théorique moderne ou ancienne de cette catégorie. Voir, dans ce volume, les contributions de Sarah Leroy et de Jean Lallot.

0.2. Référence et nom propre dans les énigmes

Quelques remarques sont utiles, avant la présentation de ces énoncés, pour délimiter la place que ce genre réserve au nom propre.

0.2.1. Œdipe et la Sphinx

Les deux sources citent l'énigme liée à la légende thébaine.

Ἦστι δίπουν ἐπὶ γῆς καὶ τετράπον, οὗ μία φωνή,
καὶ τρίπον· ἀλλάσσει δὲ φύην μόνον, ὅσσ' ἐπὶ γαίαν
ἔρπετὰ κινεῖται ἀνά τ' αἰθέρα καὶ κατὰ πόντον.
ἀλλ' ὅπῳταν πλείστοισιν ἐρειδόμενον ποσὶ βαίνη,
ἔνθα τάχος γυίοισιν ἀφαιρότατον πέλει αὐτοῦ¹¹.

Il est sur terre un être bipède et quadrupède, à une seule voix,
tripède aussi ; il change de nature, lui seul de tous les êtres qui sur la terre
vont rampant et vont dans l'air et dans la mer.

Or, quand sur le plus de pieds sa marche est appuyée,
alors la vitesse de ses membres se trouve la plus faible.

Ἦστι pose l'existence d'un être que le grec laisse aussi indéfini que possible par l'utilisation du neutre. Les trois premières caractéristiques mentionnées (δίπουν, τετράπον et τρίπον, coordonnés) sont cependant incompatibles : la description se révèle une énigme, en ce qu'elle est une conjonction impossible¹², qui demande une réévaluation (ces « pieds » ne sont pas synchroniques et peuvent être des membres métaphoriques). À cet objet exceptionnel (μόνον) est reconnue une identité unique et permanente, que l'on comprenne οὗ μία φωνή comme « possédant une seule voix » ou, d'une manière plus forte, comme « possédant un seul nom¹³ ». Chacun connaît le mot de l'énigme – « l'homme¹⁴ » –, qui est un nom commun, de valeur générique. La définition est celle d'une classe d'êtres restreinte et tout le mouvement de l'énigme est une particularisation progressive, dont le terme idéal pourrait être un nom propre, puisqu'il réalise avec la plus grande économie l'équivalence entre l'énoncé proposé et la réponse, qui doit nommer le référent qui n'était pas nommé. Œdipe est d'ailleurs un membre de cette classe.

0.2.2. Le problème de la référence dans l'énigme

La devinette est un drame à deux temps inséparables, l'énoncé et sa clef. La référence y obéit à un régime propre. Dans la mesure où l'énoncé tend, dans la plupart des cas, à désigner un unique objet déterminé, il remplit la fonction du « nom propre » logique et son sens semble s'épuiser dans sa dénotation¹⁵. La meilleure des clefs serait alors le nom propre dans l'acception grammaticale usuelle du terme, c'est-à-dire un nom d'individu, supposé entretenir avec son référent une relation de biunivocité : un mot pour un être, et réciproquement.

¹¹ Ath. 456 b = *Anth.* 64, à de minimes variantes près.

¹² L'impossibilité du signifié est distinctif de l'énigme selon Aristote, pour qui elle consiste à « enchaîner des impossibles tout en disant des existants (λέγοντα ὑπάρχοντα ἀδύνατα συνάψαι) » (*Poétique*, 1458 a 26-27, trad. R. Dupont-Roc et J. Lallot, Paris, Seuil, 1980, p. 359).

¹³ Ainsi Paton (1918) : « *whose name is one* ». La variante μορφή pour φωνή (scholies de Tzetzes à Lycophron, 7 Scheer) est une banalisation, quoique l'*adunaton* porte bien sur la morphologie.

¹⁴ Fameuse, la clef reste implicite chez Athénée et dans l'*Anthologie*. Les Modernes ont d'autres hypothèses.

¹⁵ « La désignation d'un objet singulier peut consister en plusieurs mots ou autres signes. À fin de brièveté, on appellera nom propre toute désignation de ce type » (Frege 1971: 103-104). L'énoncé est néanmoins pourvu d'un sens et n'est donc pas une simple étiquette, un « nom propre logique » *stricto sensu*, tel que l'a ensuite défini Russell ; voir, par exemple, Ducrot (1995: 360-372).

L'énigme fournit une liste de caractéristiques, qui doivent permettre de repérer l'objet dans l'ensemble de ceux qui existent. Cependant, cette liste de prédicats n'est pas ordonnée et ne suit pas les hiérarchies admises : l'énigme est fondée sur l'abandon du critère habituel de pertinence du discours. Cette forme brève offre une définition, ou une description, perverse¹⁶.

0.2.2.1. Référence à un être

Le formulaire de l'énigme organise nettement la désignation d'un particulier. Outre la troisième personne du verbe *être* (singulier *ἐστί* ou pluriel *εἰσι*), fréquente comme incipit mais parfois sous-entendue dans des phrases nominales, et l'usage d'un indéfini (*τις*) avec ce verbe ou un autre, un mode de présentation marque le genre d'une façon récurrente : l'utilisation de la première personne, qui met en position de locuteur soit l'objet lui-même, sujet (*εἰμι*, pronom personnel au nominatif) ou objet de l'action (pronom personnel à un autre cas que le nominatif), soit un témoin de son existence, qui déclare notamment le connaître ou l'avoir vu (*οἶδα*, *εἶδον*). L'emploi conventionnel du déictique *je* opère une rupture énonciative et, en ancrant le texte dans une situation d'élocution fictive, permet l'économie des autres modes d'introduction. Le locuteur ne joue plus le rôle du poseur d'énigme, lorsque l'objet se désigne par son propre discours.

Du premier type, on peut prendre l'exemple suivant :

Εἰσι κασίγνηται δύο ἀδελφεαί· ἢ μία τίκτει
τὴν ἑτέραν, αὐτὴ δὲ τεκοῦσ' ἀπὸ τῆσδε τεκνοῦται,
ὥστε κασιγνήτας οὔσας ἅμα καὶ συνομαίμους
αὐτοκασιγνήτας κοινῇ καὶ μητέρας εἶναι¹⁷.

Il est deux sœurs de même lit : l'une donne naissance
à l'autre, mais enfantant elle-même est par elle enfantée,
de sorte que, sœurs aussi bien que consanguines,
elles sont sœurs l'une de l'autre et mères à la fois.

Cette évocation du jour et de la nuit (mots féminins en grec) rappelle la prédominance des thèmes cosmologiques, ou physiques, dans la strate la plus ancienne des florilèges¹⁸. Un tel prototype illustre également l'un des ressorts du genre : le brouillage entre les catégories de l'animé et de l'inanimé, grâce auquel la parenté peut être utilisée comme schème fondamental des relations entre toutes les sortes d'êtres ; le modèle généalogique, avec ses métaphores anthropomorphiques, personnalise ou personnifie ces actants. À quoi s'ajoute pour la Grèce antique le statut divin de certains de ces êtres, dont le nom fonctionne alors comme un nom propre et peut être signalé comme tel par les éditeurs modernes.

Du second type, la plus célèbre des énigmes de Cléobuline est un échantillon :

¹⁶ En cela, elle est l'inverse du résumé efficace des traits mémorables que contiennent certaines épigrammes typiques, comme l'épithète ou l'évocation d'un athlète vainqueur (ainsi, sur un boxeur, *Anth.* XVI, 23).

¹⁷ *Anth.* 40 (dont 41 est une variante) = Ath. 451 f-452 a (extrait de l'*Œdipe* de Théodecte). Certains traités tropologiques qui consacrent une rubrique à l'énigme rapportent cet énoncé.

¹⁸ Ces réalités primordiales sont souvent de celles qui possèdent une « description définie courte et pratique » et n'ont pas besoin d'un nom propre pour assurer leur identification : Kleiber (1981), citant la catégorie des « noms singuliers » de Buysens, mentionne la lune, le soleil, la terre, le ciel. Pour un exemple associé à l'« inventeur » de l'énigme, Cléobule, voir *Anth.* 101.

Ἄνδρ' εἶδον πυρὶ χαλκὸν ἐπ' ἀνέρι κολλήσαντα
οὕτω συγκόλλως ὥστε σύναϊμα ποιεῖν¹⁹.

J'ai vu un homme, par le feu, coller du bronze sur un homme,
de si près les lier qu'ils n'avaient qu'un seul sang.

L'action décrite est l'application d'une ventouse médicale ; les ἄνδρες évoqués sont bien des humains.

Typiquement, les objets de l'énigme sont des éléments familiers à l'intérieur d'une communauté, soit des objets du quotidien naturels ou matériels, soit des éléments de la culture partagée. Par excellence, les mythes se prêtent à ce jeu, où la résolution se fait καθ' ἱστορίαν, et le recours aux personnages mythiques explique que les clefs soient souvent des noms propres.

0.2.2.2. Référence différée

Si l'identification d'un être est bien le but déclaré, la puissance de référence de l'énigme est pour ainsi dire neutralisée. La prédication d'un sujet inconnu se fait dans le cadre d'un contrat entre les interlocuteurs : une solution existe et, dans le texte qui doit mener à elle, tout est signifiant, tout est motivé, malgré la densité ou l'apparente absurdité. Il s'agit donc d'un jeu, sous l'autorité du locuteur ou de l'auteur, dans lequel la dénotation est simulée. L'obscurité volontaire de l'énoncé retarde la référence, dont le moyen ne peut pas être le nom propre ou une description identifiante usuelle et transparente. L'élément de l'énigme est l'étrangeté, le ξενικόν et non le κύριον pour employer les termes de l'analyse d'Aristote.

La difficulté de l'énigme est liée principalement à deux facteurs, le choix du référent et l'expression. Deux procédés majeurs de l'opacification stylistique sont la métaphore et la périphrase. Or, les tours périphrastiques comportent ici fréquemment un certain type de noms propres, les noms de divinités. Cet usage, peu marqué dans la culture grecque, est solidaire de la place fondamentale des récits mythologiques : désigner le feu sous l'appellation d'Héphaïstos ou un poisson comme « enfant de Nérée », c'est réaliser une métonymie banale ; une expression poétique telle que « sueur de Bromios » appliquée au vin est assez claire²⁰. Il faut des constructions allégoriques plus suivies pour que les seuls noms propres créent la qualité énigmatique²¹.

Ainsi, si l'on caractérise l'énigme par la référence différée à un être individuel, il semble logique que le nom propre fasse dans l'énoncé l'objet d'un interdit ou d'un jeu. Il est l'un des outils les plus commodes de la communication d'un point de vue pragmatique. Or, l'énigme est un renversement ludique de la logique conversationnelle régulière. Aussi faut-il inverser à son propos le jugement de Searle sur les noms propres :

ils nous permettent, lorsque nous parlons, de référer à des objets sans que nous ayons à nous poser de problèmes et à nous entendre sur les caractéristiques descriptives qui doivent exactement constituer l'identité de l'objet²².

Il s'agit, au contraire, de se poser des problèmes – au sens où le grec parle de προβάλλειν

¹⁹ Ath. 452 b-c (Cléobuline, fr. 1 West, cité notamment par Aristote).

²⁰ Exemples respectivement tirés d'*Anth.* 21 et 23 et d'Ath. 449 b-d.

²¹ Voir, par exemple, *Anth.* 53, qui fait intervenir Héphaïstos, Pallas, Pélée et Phaéon pour évoquer une lampe à huile : c'est l'étrangeté des relations entre ces personnages qui introduit une faille dans l'isotopie de l'énoncé.

²² Searle 1972: 226.

προβλήματα –, non pour nous entendre sur nos définitions, mais pour mettre à l'épreuve l'entendement et la connivence par des définitions artificieuses.

Je propose ici une présentation raisonnée des énoncés dont un nom propre est la clef, de l'usage le plus commun au plus particulier²³. Il m'a semblé préférable, dans l'espace imparti, de donner à lire ces textes peu fréquentés, sans détailler leurs solutions²⁴, et de leur adjoindre de brefs commentaires en rapport avec le nom propre.

1. Solutions mythiques

Le légendier²⁵ grec, répertoire de situations et d'images, offre un matériau d'élection pour la composition des énigmes. Les noms n'y ont pas la vacuité sémantique du nom propre stéréotypique des grammairiens modernes²⁶. Bien au contraire, ils sont choisis pour clefs parce qu'ils sont enracinés dans des récits préexistants et renvoient à des personnages dotés de caractères connus, auxquels il est possible de faire allusion avec l'obscurité voulue.

1.1. Énoncés ne contenant pas de nom propre crucial

- Ath. 449 d-e

Οὐ θνητὸς οὐδ' ἀθάνατος, ἀλλ' ἔχων τινὰ
σύγκρασιν, ὥστε μήτ' ἐν ἀνθρώπου μέρει
μήτ' ἐν θεοῦ ζῆν, ἀλλὰ φύεσθαί τ' αἰὲν
καινῶς φθίνειν τε τὴν παρουσίαν πάλιν,
ἀόρατος ὄψιν, γνώριμος δ' ἅπασιν ὄν.
— Αἰεὶ σὺ χαίρεις, ὦ γύναι, γ' αἰνίγμασι²⁷.
— Καὶ μὴν ἀπλᾶ γε καὶ σαφῆ λέγω μαθεῖν.
— Τίς οὖν τοσαύτην παῖς ἔχων ἔσται φύσιν;
— Ὕπνος, βροτείων, ὦ κόρη, παυστήρ πόνων.

Ni mortel ni immortel, mais ayant une certaine nature mixte, telle que ni selon le lot de l'homme ni selon celui du dieu il ne vit, mais plutôt se développe toujours nouvellement puis se consume et disparaît de nouveau, invisible à la vue quoique connu de tous.

- Toujours tu prends plaisir, femme, aux énigmes.
- Et pourtant mes paroles sont fort simples, évidentes à saisir.
- Quel enfant aura donc une si prodigieuse nature ?
- Hypnos, qui aux peines des mortels, jeune fille, met une trêve.

²³ L'annexe 2 résume en un tableau les lieux cités.

²⁴ En sus des éditions indiquées, voir Ohlert (1886) et Schultz (1909-1912).

²⁵ J'emprunte le mot à Jean Pépin, qui évoque le « légendier classique, familier à ses auditeurs, et grouillant de tant d'images qu'aucune situation ne pouvait le prendre au dépourvu » (*Mythe et Allégorie*, Paris, Études augustiniennes, 1976², p. 192).

²⁶ Expression elle-même stéréotypique dans M. Grevisse, *Le Bon Usage*, 1993¹³, § 451 : « Le nom commun est pourvu d'une signification, d'une définition, et il est utilisé en fonction de cette signification. Le nom propre n'a pas de signification véritable, de définition ; il se rattache à ce qu'il désigne par un lien qui n'est pas sémantique, mais par une convention qui lui est particulière. »

²⁷ Ce vers pose des problèmes d'édition. Kaibel édite μ' αἰνίγμασι, texte du *Marc. gr.* 447 (A), et indique une lacune. Je remercie vivement A.-M. Chanet des remarques dont elle m'a fait part.

Cette énigme tirée de l'*Hypnos* d'Alexis introduit la réalité divinisée, le sommeil, qui donne son titre à la comédie, en traduisant dans les catégories humaines deux traits qui deviennent ainsi paradoxaux, existence intermittente et immatérialité²⁸.

• *Anth.* 59

Υἱας πενήκοντα μῆ ἐνὶ γαστρὶ λαβοῦσα
φηλητῶν πάντων ἕκτανον ἡγεμόνα.
Αὐτὰρ ὃ δις τέθνηκεν, ἐπεὶ δύο γαστέρες αὐτὸν
τίκτον, χαλκείη καὶ πάρος ἀνδρομέη.

Cinquante fils en un seul ventre je portais
et de tous les brigands j'ai fait périr le guide.
Mais deux fois il est mort, car deux ventres l'avaient
fait naître, l'un de bronze et humain le premier.

La nef Argo se définit ici comme la mère des guerriers qu'elle a portés en son sein. La suite de l'énoncé repose sur un détail moins connu du mythe (Jason serait mort écrasé par un débris du navire) et sur un épisode lui-même merveilleux (la seconde jouvence procurée au héros par le chaudron de Médée).

• *Anth.* 32

Κτανθεὶς τὸν κτείναντα κατέκτανον· ἀλλ' ὁ μὲν οὐδ' ὦς
ἤλυθεν εἰς Αἴδιον· αὐτὰρ ἔγωγ' ἔθανον.

Assassiné, de l'assassin je fus le tueur ; et si lui pour autant
n'alla pas chez Hadès²⁹, je n'en mourus pas moins.

Le distique prononcé par Nessos trouve l'occasion d'un double *adunaton* dans l'effet différé qu'a le don de la tunique empoisonnée à Déjanire et dans la divinisation d'Héraklès³⁰.

• *Anth.* 9

Ἄνδρ' ἐμὸν εἶλ' ἐκυρός, ἐκυρὸν δ' ἐμὸς ἕκτανεν ἀνήρ
καὶ δαῆρ ἐκυρὸν καὶ ἐκυρὸς γενέτην.

Mon mari fut occis par mon beau-père, mon beau-père fut tué par mon mari ;
par mon beau-frère, mon beau-père ; par mon beau-père, mon géniteur.

Cette épigramme d'une grande densité tire parti de la définition familiale, c'est-à-dire généalogique et matrimoniale, de l'individu en société. Du récit mythique est ainsi extrait un ensemble de coordonnées pointant vers la personne d'Andromaque. L'érudition n'est cependant pas la condition suffisante de la résolution. En effet, d'une part, l'énoncé, dont le locuteur anonyme est la clef, fait état de relations sans offrir le repère absolu d'un nom

²⁸ Un parallèle dont la solution n'est pas assurée est *Anth.* 111 (Éros ?).

²⁹ Le nom d'Hadès entre ici dans une locution figée : son usage n'est pas marqué et ne constitue pas un indice.

³⁰ *Anth.* 33 ajoute un oxymore dans le pentamètre : « θῆκε γὰρ ἀθάνατον τὸν κτάμενον θάνατος ». Même effacement des circonstances temporelles, locales et causales dans *Anth.* 38 pour présenter d'une manière paradoxale le sort d'Étéocle et de Polynice.

propre ; d'autre part, la situation choisie autorise le changement des référents associés aux mêmes substantifs, puisque Andromaque a eu trois époux successifs, dont les histoires s'entrelacent durant la guerre de Troie. Sont mentionnés au fil du texte : Hector, Achille, Priam, Pyrrhos, Pâris, Achille encore, Achille toujours et enfin Éétion³¹.

1.2. Énoncés contenant un ou plusieurs noms propres cruciaux

• Anth. 27

Παρθένον ἐν πελάγει ζητῶν τὴν πρόσθε λέοντα
τηθὴν εὐρήσεις παιδοφόνου Ἐκάβης.

Si tu cherches au fond des mers la jeune fille qui fut lionne,
tu trouveras la belle-mère d'Hécube infanticide.

Les métamorphoses de Thétis sont réduites à l'image intrigante de la vierge-lionne ; le second vers fait allusion à l'union d'Achille et de Médée. Plus intéressante est la façon dont est désignée cette dernière. Le prédicat assigné au nom propre fait perdre à Hécube sa qualité essentielle de mère, et le nom ne peut dès lors être employé pour désigner la très féconde épouse de Priam. L'oxymore doit suggérer une antonomase d'un type spécial, puisque l'adjectif fait de cette *mère exemplaire* une simple *mère* capable d'aller *contre l'amour maternel* ; en d'autres termes, l'adjonction d'un trait (le sème /infanticide/) entraîne la perte de celui dont le nom d'Hécube enrichissait la seule notion de mère (/par excellence/). On notera également l'adresse à l'auditeur ou au lecteur.

• Anth. 25

Ὄφθαλμοὺς Σκύλλης ποθέω, τοὺς ἔσβεσεν αὐτὸς
ἠέλιος μὴνη τε· πατὴρ δέ με δεΐδιδε κούρη·
λοῦμαι δ' ἀενάοισι δὺω ποταμοῖσι θανούσα,
οὓς κορυφῇ προΐησιν ἐπ' ὄφρυόεντι κολωνῶ.

Les yeux de Scylla sont ce que je regrette, eux qu'éteignit en personne
le soleil avec la lune ; mon père me craint, sa jeune enfant ;
me voilà baignée de deux fleuves éternels, après ma mort,
qui tombent du sommet, sur la colline majestueuse.

Les éditeurs s'accordent à considérer que Niobé est la clef de l'énigme. En revanche, la mention du monstre Scylla au premier vers « pose un problème insoluble » selon Buffière, qui choisit de corriger le nom propre transmis pour en faire l'adjectif σιπύλους, dérivé du toponyme Σίπυλος, et traduit : « Je pleure des regards éteints sur le Sipyle. » C'est restituer l'isotopie mythique, mais on peut se demander si, en rendant son cadre naturel au massacre des Niobides, on ne suppose pas un indice trop fort dans l'énoncé. Beckby conserve la leçon Σκύλλης et donne l'explication traditionnelle, selon laquelle les douze yeux d'une Scylla à six têtes correspondent aux douze enfants de la Niobé homérique. Dans l'énigme, la question de la cohérence textuelle prend une forme particulière : le défi lancé à l'interprète se complique des aléas de la transmission.

³¹ Noms propres supralinéaires dans le *Par. gr.* 1409.

• *Anth.* 34

Νῆσός τις πόλις ἐστὶ φυτώνυμον αἶμα λαχούσα,
ἰσθμὸν ὁμοῦ καὶ πορθμὸν ἐπ' ἠπειροιο φέρουσα·
ἐνθ' ἀπ' ἐμῆς ἔσθ' αἶμα ὁμοῦ καὶ Κέκροπος αἶμα·
ἐνθ' Ἥφαιστος ἔχει χαίρων γλαυκῶπιν Ἀθήνην·
κεῖθι θνηπολίην πέμπειν κελόμην Ἡρακλεῖ.

Il est une île qui est une cité dont le sang a le nom d'une plante,
elle possède un isthme en même temps qu'un détroit, le tout sur la terre ferme ;
là se trouve un sang issu de moi en même temps que le sang de Kekrops ;
là Héphaïstos étreint, plein de joie, Athéna aux yeux brillants :
c'est là même que j'enjoins de dépêcher un sacrifice à Héraclès.

Cet oracle d'Apollon, à rapprocher de la tradition des oracles de colonisation énigmatiques, est l'un des rares énoncés dont la solution soit un toponyme. La ville de Tyr y est identifiée par son nom, sur lequel insiste l'adjectif composé en -ώνυμον – c'est la cité des Phéniciens (Φοίνικες), donc celle du palmier (φοῖνιξ) –, par son site et par sa population. L'énoncé est par ailleurs intégré à l'intrigue du roman d'Achille Tatius (II, 14), où il se trouve interprété dans le détail.

• *Anth.* 18

Ἔκτορα τὸν Πριάμου Διομήδης ἔκτανεν ἀνήρ
Αἴας πρὸ Τρώων ἔγχρῃ μαρνάμενος³².

Hector, fils de Priam, fut tué par ce maître de Diomède,
devant la terre des Troyens, des coups de sa lance.

Ce griphe ne se présente pas comme une question, mais constitue un trompe-l'œil³³. Deux pièges homériques sont tendus grâce aux sources d'ambiguïté que recèlent deux noms propres : Diomède n'est pas ici le guerrier grec, puisque c'est Achille qui a tué Hector, mais la fille de Phorbas que ce même Achille a emmenée de Lesbos à Troie (*L'Iliade*, IX, 664-665), désignée par un génitif féminin ; αἴας n'est pas le nom d'Ajax (que l'usage de la majuscule ne distinguait pas encore), mais le génitif du mot αἶα. Il s'agit donc d'éviter la confusion que rendent possible les désinences casuelles, malgré d'insidieuses évidences culturelles et contextuelles.

• *Ath.* 455 d

Ἐν Φανεροῦ γενόμεν, πάτραν δέ μου ἀλμυρὸν ὕδωρ
ἀμφὶς ἔχει· μήτηρ δ' ἔστ' ἀριθμοῖο πάις.

J'ai vu le jour en pleine Clarté, et ma patrie dans l'eau saline
est toute contenue ; ma mère est enfant du nombre.

Il faut entendre qu'Apollon nomme l'île de Délos, son lieu de naissance, et sa mère Lèto.

³² Texte de l'éd. Buffière.

³³ Connu d'Eustathe (*Comm. ad Hom. Iliadem*, 832, 10 van der Valk), il est le paradigme du γοῖφος dans les scholies à Ælius Aristide (III, 509 Dindorf). *Anth.* XVI, 29 développe les deux mêmes amphibolies.

L'intérêt particulier de cette énigme réside dans les procédés utilisés pour chiffrer les deux noms propres qui constituent les clefs intermédiaires³⁴ : au delà de la ressemblance trompeuse entre ἐν Φανεροῖς et la locution ἐν (τῷ) φανεροῦ, l'adjectif φανερός doit suggérer son synonyme δηλός, puis l'île homonyme surgie des eaux ; Athénée rappelle que Lèto est la fille de Κοῖος et explique que le mot κοῖος signifie « nombre » chez les Macédoniens, ce qu'enregistrent nos dictionnaires. La seconde de ces résolutions possède donc une dimension interdialectale remarquable. Toutes deux reposent sur un jeu d'équivalence entre synonymes ou paronymes dont nous possédons d'autres exemples³⁵.

2. Jeux de noms

Dans ce second ensemble d'énigmes, le nom propre donne lieu à divers jeux linguistiques.

2.1. Charades

La charade – au sens strict du terme, dont la spécialisation et la diffusion en français datent du XVIII^e s. – consiste en une définition concise de la clef, à laquelle s'ajoutent de semblables définitions d'homonymes de ses syllabes. Seul le premier des trois énoncés de cette rubrique semble opérer au niveau de la syllabe ; le second opère à celui de la lettre et le troisième à celui du mot. Tous trois reposent sur un découpage du nom en des éléments dont la pertinence n'est due qu'à la convention du jeu.

• Anth. 16

Νῆσος ὅλη, μύκημα βοῶς φωνή τε δανειστοῦ.

Une île pour le tout, mugissement de bœuf et cri de créancier.

La clef n'a pas été transmise. On pense généralement au nom de l'île de Rhodes, décomposé en Ῥο-δός : une onomatopée et l'impératif « donne ! »

• Anth. 20

Εἰ πυρὸς αἰθομένου μέσσην ἑκατοντάδα θεῖης,
παρθένου εὐρήσεις υἷα καὶ φονέα.

Au milieu du feu brûlant si tu poses une centaine,
d'une vierge trouveras et le fils et l'assassin.

Néoptolème, surnommé Pyrrhos, fils d'Achille et de Déidamie, immole Polyxène sur la tombe de son père : on obtient le nom de Πυρρός en intercalant la lettre utilisée pour représenter le nombre cent (ρ') dans la forme πυρός. La variante recueillie à la suite de cet énoncé (Anth. 21) ajoute une étape à la λύσις en signifiant le feu par le nom d'Héphaïstos dans l'hexamètre (« Ἐς μέσον Ἡφαίστιο βαλὼν ἑκατοντάδα μούνην »).

• Anth. 31

Οἴνου τὴν ἑτέραν γράφε μητέρα καὶ θῆς ἐπ' ἄρθρω
ἄρθρον, καὶ πάτρην πατρὸς ἄκοιτιν ὀρέας.

³⁴ Clefs notées dans les marges de A. De même pour les lettres du nom décrit en 454 b-c (voir plus loin).

³⁵ Voir Tryphon, *Sur les tropes*, p. 193 Spengel et Sextus Empiricus, *Contre les grammairiens*, § 314.

Du vin, écris la seconde mère, sur le membre pose
la partie : pour patrie tu lui vois la compagne de son père.

De la cuisse (μηρός) de Zeus est né Dionysos, qui a donné le vin aux hommes ; le grec ἄρθρον désigne aussi bien l'articulation d'un membre que la partie du discours qu'est l'article dans l'acception grammaticale du terme. D'où la solution intermédiaire « Homère », Ὅμηρος, le poète étant né, entre autres lieux, à Smyrne, ville dont le nom est homonyme de celui de Smyrna (ou Myrrha), mère d'Adonis et fille incestueuse.

2.2. Lettrisme avant la lettre

Athénée cite successivement trois exemples d'un procédé dramatique qu'il nomme « ἐγγράμματος ῥήσις », « discours en toutes lettres » ou « tirade (ἐπι)graphique ». Euripide (voir ci-dessous), Agathon et Théodecte ont mis en scène un personnage illettré en train de décrire une inscription. Dans ces morceaux de bravoure, il s'agit de faire reconnaître par leur forme et par des comparaisons les lettres du nom de Thésée (ΘΗΣΕΥΣ). Nous ignorons si cette lente apparition du signifiant constituait, dans ses contextes tragiques, une énigme pour les protagonistes et pour le public.

- Ath. 454 b-c (Euripide, *Thésée*)³⁶

Je ne possède pas le savoir des lettres,
mais je vais dire les formes, clairs indices.
Un cercle comme en tracent les compas,
mais celui-ci porte en son milieu un signe clair.
La seconde, tout d'abord deux lignes,
une autre au milieu les tient écartées.
Pour la troisième, une sorte de boucle, tout entortillée ;
et la quatrième, une ligne toute droite,
puis en travers, appuyées contre elle,
il y en a trois. La cinquième ne s'explique guère aisément :
ce sont deux lignes qui partent séparées,
et pour se joindre vont vers un seul socle.
Et la dernière a l'apparence de la troisième.

2.3. L'art d'épeler son nom

- Ath. 454 f

Τούνομα θήτα ῥῶ ἄλφα σὰν ὕ μὺ ἄλφα χεῖ οὐ σὰν,
πατρις Χαλκηδών· ἢ δὲ τέχνη σοφίη.

Pour nom, *thêta rhô alpha san u mu alpha khei ou san*,
pour patrie, Chalcédoine, et pour art, la sagesse.

Dans cette épigramme donnée pour l'építaphe du sophiste Thrasymaque, la versification à l'hexamètre des lettres du nom propre a valeur de signature et apporte la preuve de l'affirmation finale, en une sorte de profession de foi performative.

³⁶ Je ne cite pas le texte grec de ce long énoncé.

2.4. Du bon usage de l'onomastique entre convives

- Ath. 457 b

Λαβῶν ἀριστόνικον ἐν μάχῃ κράτος³⁷.

Martial, victorieux maître du pouvoir.

Ce fragment est introduit par Athénée d'une façon vague : « Un usage voisin consiste à employer des mots qui ressemblent à des noms d'hommes (ὀήματα λέγειν ἀνθρώπων ὀνόμασιν ὅμοια).³⁸ » L'usage de l'onomastique dans les énigmes a une place particulière dans les passages de Cléarque qu'il rapporte³⁹. Le nom Ἀριστόνικος lui-même vaudrait comme exemple des mots finissant en -νικος, dernière catégorie mentionnée de vers et de mots que l'on peut se proposer de chercher au banquet, selon des critères morphologiques ou morphosémantiques (comme les composés « tragiques » ou « humbles ») ; ces jeux, évoqués en ouverture de la section, sont illustrés presque exclusivement par des noms propres. Une longue citation du même auteur développe l'idée que la culture (παιδεία) s'exprime entre convives par la qualité du jeu (παιδιά) pratiqué. De nouveau, la maîtrise de l'onomastique épique apparaît comme l'indice d'une bonne éducation : on pourra se livrer à la remémoration des noms des chefs grecs et troyens, trouver à l'envi des noms de villes d'Asie et d'Europe, ou encore citer des vers dont les syllabes initiale et finale forment un nom propre.

Qu'il s'agisse de réveiller la signification endormie des éléments d'anthroponymes grecs, de donner des preuves de son érudition géographique et littéraire ou simplement de montrer son agilité d'esprit en faisant apparaître des noms où l'on n'en voyait pas, les noms propres semblent une matière notoirement propice aux jeux de devinette.

3. Point de mire

Le phénomène qu'illustrent les énoncés de ce troisième groupe ressortit à l'usage dramatique des γοῖφοι. Le locuteur de l'énigme révèle la solution dans le dialogue conservé par Athénée. Deux passages comiques, l'un d'Antiphane, l'autre d'Eubule, nous montrent l'échec d'une tentative de résolution, qui est évidemment l'occasion d'un effet pour les poètes.

- Ath. 450 e-451 b (Antiphane, *Sappho*)⁴⁰

Il est un être féminin protégeant ses petits dans son giron ; ces derniers, quoique sans voix, poussent un cri sonore qui va par les flots ondulants et par toute la terre ferme jusqu'à ceux qu'ils veulent des mortels, et à ceux-là sans besoin d'être à proximité il est donné de les entendre, pour obtus que soit chez eux le sens de l'ouïe.

Ce que quelqu'un résout par ces mots :

L'être dont tu parles, c'est une cité,
les petits qu'elle nourrit en son sein, les orateurs.
Ceux-ci avec leurs croassements font venir d'au-delà des mers

³⁷ TGF, *trag. adesp.*, fr. 97 Kannicht-Snell. Ma traduction cherche une équivalence.

³⁸ Les autres occurrences du mot dans des textes (une trentaine) sont toutes des emplois du nom propre.

³⁹ Une citation liminaire de Cléarque se trouve en 448 c-e, une seconde en 457 c-f. Le dernier type de ζήτησις est évoqué par Athénée en 458 d-e. On atteint avec ces exemples les limites de l'extension donnée à la notion de γοῖφος.

⁴⁰ Je ne cite pas le texte grec de ce long énoncé.

les revenus de l'Asie et ceux que donne la Thrace,
jusqu'ici. Assis, juste à côté d'eux tandis qu'ils
procèdent au partage et se répandent en injures,
le peuple n'entend ni ne voit rien.

– <...> Comment se pourrait-il, vieil homme,
qu'un orateur soit sans voix ?

– S'il est trois fois pris à proposer des mesures illégales.

<...> Et pourtant j'avais l'impression dans le détail
d'avoir compris tes paroles. Allons, je t'écoute.

Il fait ensuite résoudre le griphe par Sappho, de la façon suivante :

L'être féminin, c'est une missive,
et les petits qu'elle transporte en son sein, ce sont les lettres ;
bien que sans voix, elles conversent au loin
avec qui elles veulent. Pourtant, un autre qui se trouverait tout près
n'entendra rien de la lecture.

L'intervention du vieillard insère entre les deux temps d'une énigme lettrée une dénonciation des pratiques politiques. Cette brève satire met au centre de l'attention les « petits » de l'objet féminin à deviner, afin de lancer une attaque contre « les orateurs ». L'accusation, tout en demeurant générale, n'a de signification que par le retour au contexte réel de l'énonciation ; même topique, elle amorce un retour vers le singulier.

• Ath. 449 e-f (Eubule, *Sphingokariôn*)

Ἔστι λαλῶν ἄγλωσσοσ, ὁμώνυμος ἄρρενι θῆλυς,
οἰκείων ἀνέμων ταμίας, δασύς, ἄλλοτε λείος,
ἀξύνετα ξυνετοῖσι λέγων, νόμον ἐκ νόμου ἔλκων·
ἐν δ' ἐστὶν καὶ πολλὰ καὶ ἂν τρώσῃ τις ἄτρωτος.
Τί ἐστὶ τοῦτο⁴¹; Τί ἀπορεῖς;

– Καλλίστρατος.

– Πρωκτὸς μὲν οὖν οὔτος.

– Σὺ δὴ⁴² ληρεῖς ἔχων.

– Οὔτος γὰρ αὐτός ἐστιν ἄγλωττος λάλος,
ἐν ὄνομα πολλοῖς, τρωτὸς ἄτρωτος, δασὺς
λείος. Τί βούλει; Πνευμάτων πολλῶν φύλαξ <...>

Il est un bavard sans langue, la femelle de même nom que le mâle,
intendant des vents de son domaine, velu, mais parfois lisse,
qui tient des propos inintelligibles aux intelligents, compose mesure sur mesure ;
il n'est qu'un et pourtant multitude, qui le fend aurait tort de le croire pourfendu.
De quoi s'agit-il ? Pourquoi cette perplexité ?

– De Callistrate.

– Eh bien, c'est du cul que je parle.

– En voilà des sornettes !

– C'est bien lui et point un autre qui n'a pas de langue et bavarde,
est un nom unique pour des multitudes, est fendu mais jamais pourfendu, est velu
et lisse. Eh quoi ? Gardien de bien des vents <...>

⁴¹ Le scribe de A avait écrit : « τίς ἐστὶ τοῦτο ; », influencé par l'énoncé et peut-être par la fausse clef.

⁴² Δὴ est une conjecture de Mousouros dans l'*editio princeps* (1514) ; Kaibel imprime ici δέ, la leçon de A.

Eubule, en faisant nommer un certain Callistrate en réponse à une énigme parodique, réalise une injure indirecte⁴³. Les caractéristiques mentionnées sont instantanément appliquées à la personne citée et prennent un sens hautement péjoratif, que la révélation d'une clef scatologique confirme dans un second temps⁴⁴. L'ensemble du dispositif fonctionne d'une manière attributive, avec l'individu pour point de mire.

4. Conclusion

Les énigmes dans lesquelles le nom propre joue le rôle crucial de clef tirent en majorité leur argument du matériau mythologique, qu'Homère fournit par excellence. Cette prédominance s'explique assurément par la place centrale des récits sur les dieux et les héros dans la culture grecque. En outre, les intrigues de ces histoires contiennent souvent déjà les invraisemblances merveilleuses qui aident à la création du paradoxe ou de l'impossibilité apparente.

La catégorie des jeux formels choisit sans doute les noms propres pour une raison différente : non plus pour les histoires qu'ils condensent, mais pour le tour de force ou l'ἀστεῖον qui consiste à faire sugir du sens, de diverses manières, au sein des objets linguistiques qui en sont *a priori* le plus dépourvus.

Cette revue des énoncés où le nom propre intervient permet également de voir, malgré les lacunes de notre documentation, avec quelle souplesse l'énigme pouvait s'insérer dans des constructions dramatiques ou narratives moins élémentaires. Fleur séchée entre les pages des compilations, elle retrouve alors sa vigueur pragmatique.

Observons pour finir que les noms propres, désignateurs directs mais opaques, sont eux-mêmes des facteurs d'obscurité et des embrayeurs de commentaire, lorsqu'ils ne sont pas de clairs σύμβολα fixés par le mythe. Un nom propre inconnu entraîne aisément la catégorisation d'une expression ou d'un énoncé comme énigme et déclenche son interprétation. Ainsi d'une épigramme qu'Athénée attribue à Simonide :

Φημὶ τὸν οὐκ ἐθέλοντα φέρειν τέττιγος ἄεθλον
τῷ Πανοπηιάδῃ δώσειν μέγα δείπνον Ἐπειῶ⁴⁵.

Je dis que qui refuse de conquérir le prix de la cigale
donnera un riche repas au fils de Panopée, à Épéios.

Pour éclairer ce fragment « qui plonge dans la perplexité les gens qui ne connaissent pas l'histoire (ὃ παρέχει τοῖς ἀπείροις τῆς ἱστορίας ἀπορίαν)⁴⁶ », il faut à Chaméléon d'Héraclée, la source de l'anecdote, un long récit. Simonide enseignait dans un école difficile d'accès et, chaque jour, Épéios (ainsi surnommé parce que le héros qui portait l'eau des Atrides était représenté dans un temple voisin) allait chercher la boisson nécessaire à la communauté. Tout apprenti poète qui arrivait en retard (v. 1) s'acquittait donc d'une offrande à Épéios (v. 2)... leur âne. Histoire privée, s'il en est.

Aurélien Berra

⁴³ Exemple aristophanien du procédé dans *Les Guêpes*, 15-23 (le fuyard Cléonyme est mis en rapport, παρὰ προσδοκίαν, avec un rêve, puis avec une énigme de banquet).

⁴⁴ Quelque décision que l'on prenne au sujet de la répartition délicate des répliques.

⁴⁵ Ath. 456 e.

⁴⁶ Pour une confirmation expérimentale, lire le témoignage du rhéteur byzantin Jean de Sicile : *Comm. in Hermogenis περὶ ἰδεῶν*, 200-201 Walz.

Références bibliographiques

A. Éditions

1. Anthologie

William R. PATON (éd.), *The Greek Anthology. Books XIII-XVI*, London, Harvard University Press, 1918.

Hermann BECKBY (éd.), *Anthologia graeca. Buch XII-XVI*, München, Heimeran, 1965.

Félix BUFFIÈRE (éd.), *Anthologie grecque. Anthologie palatine. Livres XIII-XV*, Paris, Les Belles Lettres, 1970.

2. Athénée

Georg KAIBEL, *Athenaei Naucraticae Dipnosophistarum libri XV*, Leipzig, Teubner, 1887-1890.

Charles B. GULICK, *Athenaeus. The Deipnosophists*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1927-1943.

Alexandre-Marie DESROUSSEAUX, *Athénée de Naucratis. Les Deipnosophistes. Livres I et II*, Paris, Les Belles Lettres, 1956.

Rodolfo CHERUBINA, Leo CITELLI, Maria Luisa GAMBATO *et al.*, *Ateneo, I Deipnosofisti (I Dotti a banchetto)*, Roma, Salerno, 2001.

B. Études

Oswald DUCROT, « Référence », dans Oswald Ducrot et Jean-Marie Schaeffer (éd.), *Nouveau Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil, 1995, p. 360-372.

Gottlob FREGE, « Sens et dénotation » [1892], dans *Écrits logiques et philosophiques*, trad. de Claude Imbert, Paris, Seuil, 1971, p. 102-126.

Georges KLEIBER, *Problèmes de référence : descriptions définies et noms propres*, Paris, Klincksieck, 1981, en particulier p. 295-417.

Konrad OHLERT, *Rätsel und Gesellschaftsspiele der alten Griechen*, Berlin, Mayer & Müller, 1886.

Wolfgang SCHULTZ, *Rätsel aus dem hellenischen Kulturkreise*, Leipzig, Hinrich, 1909-1912.

John R. SEARLE, *Les Actes de langage. Essai de philosophie du langage*, Paris, Hermann, 1972, en particulier p. 215-227.

Annexe 1. Énoncés d'Anth. XIV classés comme énigmes

	N ^{os} des épigrammes														
Beckby	5	9	10	14	16	18-47		52-64	101	103	105-111				
Buffière	5	9		14	16	18-33		35-47	52-64	101	103	105-106		108-110	
Divergences			10				34						107		111

Tableau comparatif établi, pour l'éd. Beckby, d'après son *Index, s.v. Rätsel* ; pour l'éd. Buffière, d'après les listes des p. 33-50 (je supplée les n^{os} 5 et 14, omis dans la liste fournie p. 44).

Annexe 2. Sommaire des énoncés cités ou mentionnés dans l'article

	Énigmes citées			Autres lieux mentionnés
	1. Solutions mythiques	2. Jeux de noms	3. Point de mire	
Athénée, X, 448 b-459 c	449 d-e 455 d-e	454 b-c 454 f 457 b	449 e-f 450 e-451 b	448 c-e 449 b-d 451 f-452 a 452 b-c 456 b 456 e-457 a 457 c-f 458 d-e
<i>Anthologie</i> , XIV	9 18 25 27 32 34 59	16 20 31		21 23 33 38 40 41 53 64 101 111